



# tana douglas

## she is the road crew

« J'aurais pu prendre un chemin plus facile, mais je n'ai jamais été très douée pour ça ! (rires) Et si j'ai pu servir d'exemple à certaines filles, j'en suis extrêmement fière ». L'Australienne Tana Douglas publie aujourd'hui son autobiographie, **LOUD : A Life In Rock'n'Roll By The World's First Female Roadie**, et je peux vous dire que c'est un sacré bout de bonne femme ! C'est sur la route, aux côtés d'AC/DC, Status Quo, The Runaways, Ozzy Osbourne, Whitesnake, Pat Travers, Pearl Jam, Ice-T et bien d'autres que celle qui a probablement été la première femme *roadie* au monde a appris le métier (dès l'âge de 15 ans !), dans les années 70, 80 et 90. Au point de devenir une légende de ce milieu ô combien machiste au sein duquel elle a fini par s'imposer contre vents et marées. L'aventure extraordinaire d'un destin qui ne l'est pas moins. *She's got balls, that lady!*

Un sujet de Phil Lageat - Interview réalisée le 4 mars 2021

**Rock Hard : A en croire ton livre, ton premier amour musical a été Janis Joplin. Une femme dans le monde du rock. Peut-être même LA femme rock. Pourquoi te fascinait-elle à ce point ?**

**Tana Douglas :** Ce que j'adorais vraiment chez elle, c'est le fait qu'elle ne laissait personne lui marcher sur les pieds. Elle faisait vraiment ce qu'elle voulait, comme elle l'entendait, même s'il est vrai qu'elle n'a pas toujours fait les meilleurs choix (rires). Mais nous sommes tous faillibles, n'est-ce pas ? Nous faisons tous de graves erreurs qui, parfois, nous rattrapent (Ndlr : Janis Joplin a succombé à une overdose d'héroïne le 4 octobre 1970 à l'âge de 27 ans). Elle avait un talent incroyable, en partie dû au fait qu'elle avait eu une enfance malheureuse.

**Ce qui, hélas, fut aussi ton cas. Penses-tu que c'est cela qui t'a rapprochée d'elle ?**

Oui, en partie. Il y avait sa voix, bien sûr et avant tout, mais je me retrouvais en elle. C'était une sorte de modèle car je me disais que si elle avait pu s'en sortir, il n'y avait pas de raison que moi-même, je ne le puisse pas. J'admirais sa détermination, le fait qu'elle mène sa vie à sa façon. A l'époque, j'avais onze ans et j'ignorais bien évidemment ce que je voulais faire de ma vie, mais s'il est une chose que je savais déjà, c'est que, grâce à Janis, je voulais bosser dans l'univers de la musique.

**Avant de devenir roadie, tu as fait partie de l'équipe du funambule français Philippe**

**Petit qui, l'air de rien, était très rock'n'roll puisque ses sorties n'étaient pas autorisées par la police. Peux-tu nous en dire plus sur cette période de ta vie ?**

En 1973, à l'âge de quinze ans, j'ai décidé de quitter la maison familiale et d'arrêter mes études car je n'étais pas heureuse. Voulant voir autre chose, vivre d'autres expériences, j'ai laissé Brisbane derrière moi pour me rendre à 200 kilomètres de là, au *Nimbin Festival*. Les étudiants qui avaient organisé l'événement avaient invité Philippe Petit à venir se produire en

surplombant la baie de Sydney). Bien évidemment, personne ne devait être au courant qu'une telle cascade se préparait, mais ces gens-là m'ont fait confiance et m'ont proposé de les accompagner. Pour moi, c'était d'autant plus fabuleux que je n'avais encore jamais mis les pieds à Sydney. Sur place, j'ai pris part aux préparatifs nocturnes que nécessitait une telle opération. C'est la première fois que j'avais affaire à une vraie production car l'événement allait être filmé en cachette. C'était très excitant car,

**J'AI PASSÉ LE PLUS CLAIR DE MA VIE  
À ESSAYER D'EXPLIQUER AUX GENS CE QUE  
JE FAISAIS EN TANT QUE FEMME ROADIE,  
MAIS JE NE SUIS PAS SÛRE QUE LA PLUPART  
DE MES INTERLOCUTEURS AIENT COMPRIS !  
(TANA DOUGLAS)**

Australie. Les pauvres ignoraient ce qu'ils faisaient ! (rires) Evidemment, tous ses frais étant pris en charge, il a sauté sur l'occasion ! A Nimbin, je l'ai vu grimper sur son fil pour la première fois, à une hauteur folle, et j'ai été fascinée, littéralement hypnotisée par ce petit point qui avançait pas à pas sur un câble tout là-haut, dans le ciel, sans aucune protection. J'ai donc fait connaissance avec la petite équipe qui l'accompagnait, et j'ai appris qu'elle projetait ensuite de créer l'événement à Sydney en tendant un câble entre deux tours du *Harbour Bridge* (Ndlr : pont en arc métallique

n'ayant aucune autorisation, nous nous mettions en place dans le plus grand secret. J'ai adoré faire partie de ce groupe de personnes bossant ensemble, dans un même but. Le matin, lorsque le soleil s'est levé, Philippe a fait son show, son numéro « à la vie à la mort » a été filmé et nous avons décampé le plus vite possible avant que la police ne nous tombe dessus ! Mission accomplie ! (rires) Ce fut pour moi une expérience exaltante. Un an plus tard environ, j'ai compris que je pouvais retrouver ces sensations dans le business de la musique, ou plutôt de la production musicale.

**On comprend, à la lecture, qu'adolescente, tu avais de gros problèmes familiaux. Est-ce parce que ta famille n'en était pas vraiment une que tu t'es sentie attirée par la mentalité des roadies, cette sensation de faire partie d'un club fermé ?**

Oui, on peut dire ça. Je cherchais surtout une famille à laquelle appartenir vraiment. Comme si j'étais en quête d'une tribu, de ma tribu, que, jusqu'ici, je n'avais trouvée nulle part. J'avais eu un petit avant-goût de ce que je recherchais en traînant avec des hippies, mais ce n'était pas vraiment mon truc. Leur vie était sympa, mais trop désorganisée pour moi ! (rires) Alors, j'ai fini par partir et trouver, dans la musique, ce même esprit, tout aussi familial, mais définitivement plus encadré. C'était précisément ce que je recherchais : un groupe fonctionnant comme une vraie famille au sein de laquelle on prend tous soin les uns des autres et on avance dans le même sens, en s'entraidant lorsque surgissent des difficultés, quelles qu'elles soient, pour que, quoi qu'il arrive, le job soit fait.

**C'est vers la fin de l'été 1974 que tu as rencontré les boys d'AC/DC pour la première fois, dans la maison qu'ils occupaient alors à Melbourne, sur Landsdowne road. Tu avais 17 ans à peine et tu as été la première à intégrer l'équipe technique du groupe. Est-il vrai que les AC/DC étaient un peu inquiets par rapport à ton âge et ont demandé à rencontrer ta mère pour se rassurer ?**

Oui, mais je ne crois pas qu'ils aient demandé à la rencontrer à cause de mon jeune âge. Ils l'ont tout simplement fait parce que j'étais une fille. A l'époque, je ne pense pas qu'ils savaient que j'étais jeune à ce point, et à vrai dire, je pense qu'ils l'ignorent encore car nous n'en avons jamais parlé. Ils ont agi ainsi par respect, mais aussi pour éviter d'avoir des problèmes avec un paternel débarquant à l'improviste, fou furieux, pour leur demander où sa fille était retenue prisonnière ! (rires) Cette mésaventure étant arrivée plus d'une fois à Bon Scott (Ndlr : *alors chanteur d'AC/DC*), il y avait de quoi être un peu méfiant. Alors, nous avons reçu les AC/DC à la maison et ils ont très bien vécu le truc puisqu'ils ont bien mangé et bien bu. Moi, j'étais folle car Bon en a profité pour faire du gringue à ma mère ! (rires) Embarrassant, pour le moins, mais j'aurais dû m'en douter ! Plus sérieusement, c'était juste pour se marrer un bon coup car les Boys d'AC/DC étaient des gens vraiment « bien ».

#### En 1974/75, à ses débuts en Australie, AC/DC était suivi par un public majoritairement féminin, non ?

Pas au tout début, non, ils avaient des fans quasi exclusivement masculins. Mais après sept ou huit mois, ils ont en effet commencé à attirer beaucoup de filles à leurs concerts car la presse pour teenagers s'était emparée du phénomène. Mais pendant un certain temps, il s'est avéré difficile de ranger le groupe dans une case car les Boys essayaient différents costumes, notamment Malcolm à qui il est arrivé de porter des *platform-boots* et des combinaisons : « *MAIS, QU'EST-CE QUE TU FAIS ???* » (rires) Mais très vite, ils ont réalisé que les fringues satinées n'étaient pas pour eux et sont alors passés à l'extrême inverse : tee-shirts, jeans, baskets. Il n'y a pas vraiment eu de juste milieu ! (rires) Angus, lui aussi, a testé différents attirails avant d'adopter définitivement son uniforme d'écolier : costumes de Zorro, de pompier, de bagnard, etc. Un jour, où le groupe se produisait au *Festival Hall* de Melbourne, il est même arrivé sur scène, prisonnier d'une cage poussée par des *roadies*, tandis que Bon était déguisé en Tarzan ! (rires)

#### Tu racontes que, parfois, certaines filles fans du groupe étaient si jalouses de toi qu'elles t'insultaient lors des concerts car elles voyaient en toi une rivale et une menace.

Il faut bien réaliser qu'à l'époque, personne n'était habitué à voir une femme, encore moins une fille, travailler en tant que *roadie*. Pour le

public, c'était une première, et c'était donc probablement déstabilisant. Il ignorait ce qu'était précisément notre métier, mais il présumait que ce n'était pas là un job de fille. Certains spectateurs ou spectatrices en déduisaient le plus naturellement du monde que je n'étais là que pour être au contact du groupe, m'attirer ses faveurs, ce qui était on ne peut plus éloigné de la réalité. Mais cela m'a valu d'être traitée de tous les noms d'oiseaux. Bah, j'ai passé le plus clair de ma vie à essayer



### NOUS AVONS REÇU LES AC/DC À LA MAISON. J'ÉTAIS FOLLE CAR BON SCOTT EN A PROFITÉ POUR FAIRE DU GRINGUE À MA MÈRE ! (TANA DOUGLAS)

d'expliquer aux gens ce que je faisais en tant que femme *roadie*, mais je ne suis pas sûre que la plupart de mes interlocuteurs aient compris ! (rires) Un mec qui faisait la même chose que moi ne suscitait pas l'étonnement, mais une fille, oh, mon dieu !

#### C'est probablement dû au fait que la plupart des gens considéraient que le métier de *roadie*, plutôt physique, ne pouvait être fait que par de grands gaillards.

Oui, absolument ! En plus de ça, à l'époque, les *roadies* n'avaient pas forcément bonne réputation. On les pensait sauvages, costauds, imprévisibles, incontrôlables, bruyants aussi. Le bourrin, dans toute sa splendeur (rires). Alors, forcément,

je peux comprendre que les gens se posaient des questions lorsqu'ils m'apercevaient : « *Heu, qu'est-ce que cette fillette de 17 ans fabrique ici ?* » Ça pouvait effectivement interloquer (rires) Alors, histoire de me fondre un peu plus dans la masse, j'ai commencé à imiter le comportement, bon ou mauvais, des *roadies* masculins qui m'entouraient.

#### Durant ta carrière de *roadie*, t'est-il déjà arrivé d'être choquée par le comportement

distances. Je veillais également à ne pas trop sympathiser avec certaines filles qui, si je me n'étais rapprochée d'elles, n'auraient eu de cesse de vouloir savoir ce que faisaient les Boys, où ils étaient, avec quelles filles ils sortaient, où ils habitaient... Quand c'était le cas, je répondais du tac-au-tac : « *Désolé, mais ce n'est pas mon job ! Vous vous adressez à la mauvaise personne !* ». Il me fallait faire très attention à ne pas dépasser certaines limites. C'était un équilibre assez délicat à trouver.

#### Tu as commencé par t'occuper du *backline*, puis des *lights* et de tas d'autres choses, là où les rares filles qui bossaient dans le business géraient habituellement le *catering*, le *merchandising* ou les costumes, des tâches pas vraiment physiques. Quand as-tu réalisé que tu étais probablement la seule fille *roadie* au monde ? Je veux dire « vraiment » *roadie* ?

Pas avant le début des années 80. Il arrivait, lorsque les groupes que j'accompagnais se produisaient dans telle ou telle salle, généralement des théâtres, que je croise une fille en charge d'une poursuite le soir du concert. Mais c'était si rare que j'étais moi-même la première surprise : « *Tiens, une autre fille !* » (rires) Et quand je demandais à cette dernière si elle bossait sur la tournée, sa réponse était systématiquement : « *Non. Je suis simplement embauchée par le théâtre de temps à autre !* ». Il arrivait, mais c'était encore plus rare, qu'une fille soit embauchée par la production locale en tant que machiniste, mais dans pareil cas, elle ne tournait pas à travers le monde, contrairement à moi. Elle ne travaillait que dans le bâtiment en question et ne partait jamais sur la route. La seule tournée que j'ai faite avec une autre femme *roadie* a eu lieu en 1982. Il s'agissait d'une tournée d'Elton John et cette fille était là parce que... je l'avais embauchée ! (rires)

#### Tu ne parlais à personne du fait que tu étais une exception car tu craignais qu'en attirant l'attention sur ton cas, ça finisse par te jouer des tours : « Mais c'est vrai ça, que fait cette fille parmi nous ? ». Que tu finisses par être rejetée par cette nouvelle famille. Pour autant, vivais-tu dans une crainte permanente ou était-ce là une pensée qui ne te traversait l'esprit que ponctuellement ?

Disons que c'est surtout durant les phases de pré-production ou au tout début d'une tournée qu'il m'arrivait de flipper un peu. Quand nous répétions le show avant de partir sur la route, tout le monde était cool envers moi : « *Oh, comment elle*

*assure ! Elle gère vraiment !* ». Et puis, quelques jours avant que la tournée prenne son envol, ces mêmes personnes changeaient de ton : « *Ah bon, elle vient AUSSI sur la tournée ? Vraiment ?* » (rires) Elles étaient étonnées de s'entendre répondre que j'étais l'une des meilleures à mon poste... « *Ok, nous allons voir ça* ». En fait, c'est comme dans le monde « réel », mais probablement de manière encore plus marquée : c'est juste que certains mecs refuseront toujours qu'une femme fasse certaines choses qu'ils croient réservées aux hommes. Et comme, à l'époque, il n'y avait pas d'autres filles dans le métier, ma présence leur semblait encore plus étrange, pour ne pas dire incongrue, voire déplacée. Sur chaque tournée que j'ai faite, il y avait toujours au moins un ou deux



gars dubitatifs quant à mes capacités à tenir mon poste. Lorsque c'était le cas, je faisais tout mon possible pour tenter de leur prouver qu'ils avaient tort. Et quand j'avais affaire à des indécrottables, je m'arrangeais tout simplement pour les croiser le moins possible afin d'éviter les problèmes. Ça me poussait à être encore plus pro et à bosser plus dur. Sans le savoir, ils me rendaient encore meilleure.

#### A partir de quand as-tu senti que ton professionnalisme et ton expérience commençaient à te précéder ? Que ta présence sur les tournées ne faisait plus l'objet de discussions ou de scepticisme ?

Je vais te dire ce que j'ai compris au gré du temps : peu importe qu'elle soit la meilleure à son poste, une femme aura toujours à faire doublement ses preuves, quel que soit son métier. Même dans les années 90, lorsque j'ai monté ma propre boîte, il m'a encore fallu prouver à certains que je savais faire le job. C'était pourtant ma boîte, ils auraient dû s'en douter !

Bien sûr que je peux faire le job, chaque année nous gérons des budgets logistiques de plusieurs millions de dollars... Mais certains clients, et plus particulièrement leurs comptables, n'en étaient pas moins sceptiques à l'idée de confier leur argent à une femme. Parce que c'était ça le problème à leurs yeux, tu comprends ? J'étais une femme...

#### En 1975 et 1976, tu as bossé ponctuellement pour Suzi Quatro, mais aussi pour The Runaways. Était-ce différent, pour une femme *roadie*, de travailler avec artistes ou des groupes féminins ?

Oui, c'était différent. Suzi Quatro était la seule femme de son groupe, mais elle était la patronne à bord : c'était son groupe, sa tournée. Et elle était super car, comme moi,

(Jett), ce qui n'étonnera pas les gens qui me connaissent ! (rires) Plus tard, j'ai côtoyé The Go-Go's (Ndlr : *groupe de pop rock 100% féminin*) lorsqu'elles assuraient la première partie de The Police avec qui je travaillais (Ndlr : *ce devait être en 1982*), et ces petites nanas se conduisaient en vraies branleuses ! (rires) Elles mettaient à sac leurs chambres d'hôtel, parlaient mal aux gens... Quand c'était le cas, je me mettais à l'écart et j'attendais que ça se passe ! (rires)

#### Au fil du temps, tu as compris que lorsqu'il te fallait travailler avec un homme pas forcément enclin à se laisser dicter la conduite à suivre par une femme, il fallait lui parler d'une certaine manière ! (rires)

Oui, comme à un gosse ! (rires) J'arrivais toujours à obtenir plus de choses lorsque je demandais « *et si NOUS tentions de faire comme ça ?* », plutôt que « *je pense que TU devrais faire comme ça !* ».

### C'EST DINGUE CE QU'ON PEUT OBTENIR D'UN MEC AVEC LES BONS MOTS ET UN PEU DE PSYCHOLOGIE MASCULINE... (TANA DOUGLAS)



Eviter au maximum qu'ils pensent que je leur donnais des ordres pour ne pas blesser leur petit ego. C'était super simple, mais ça marchait toujours ! (rires) Et je parvenais ainsi à mes fins sans provoquer de tensions. C'est dingue ce qu'on peut obtenir d'un mec avec les bons mots et un peu de psychologie masculine... (rires)

#### Tu en sais tellement sur les hommes que tu devrais te

convertir en thérapeute ! C'est une bonne idée ! Je vais de ce pas ouvrir un cabinet ! (rires)

#### Si certains *roadies* se montraient très désagréables envers toi, l'inverse était aussi vrai.

Oui, ils se répartissaient en différents groupes : les sceptiques et les bougons, qui tâchaient de m'éviter ou me harcelaient à leur manière, et ceux qui veillaient sur moi : « *Laisse tomber, c'est l'une d'entre nous !* ». D'autres, encore, venaient se confier à moi, me parler de leurs problèmes conjugaux : « *Ça ne va pas bien avec ma femme, que dois-je faire ?* ». – « *Je pense que la première chose à faire serait de le lui dire à elle et non à moi !* » (rires)

Tu aimes à dire qu'être *roadie* est « plus qu'un job : un mode de vie ». Qu'entends-tu précisément par là ? C'est le cas car, lorsque tu es *roadie*, tu es immergé dans ton job 24 heures sur 24, sept jours sur sept, parfois durant 18 mois consécutifs.

et fait la fête, il la fait vraiment. Ce qui fait du bien, mais n'est pas toujours la meilleure des idées ! (rires)

**L'humour permet souvent de rapprocher les gens. Est-il indispensable d'en avoir pour faire ce métier difficile ?**

Oui, sans quoi tu ne fais pas de vieux os car tu deviens la cible de toutes les blagues. Impossible de tenir sur la longueur car ça finit par devenir vicieux. Travailler sur une tournée ne signifie pas forcément que tu es accepté de tous, que tu parviens à te fondre dans le collectif. On préférera toujours bosser avec quelqu'un qui n'est pas forcément

cela, oui, il faut avoir un bon sens de l'humour, et même une bonne dose d'autodérision ! (rires)

**Durant ta carrière, il est arrivé que des roadies se blessent, voire se tuent, en faisant leur métier. Pourtant, rien n'arrête la caravane. « The show must go on », comme on dit. Il doit être déchirant de laisser un membre de la famille derrière soi et d'être forcé de le remplacer.**

Evidemment. C'est très différent aujourd'hui car les normes de sécurité sont bien plus strictes que dans les années 70 à 90. Le business des concerts est devenu une mega-industrie qui brasse des milliards,

car nous avons besoin de certains câbles pour le show du lendemain : « Si tu ne m'aides pas sur ce coup, c'est l'annulation ! ». Personne n'a demandé à ceux qui avaient vu notre ami tomber comment ils se sentaient. A l'époque, ça ne se faisait tout simplement pas... Pourtant, ce genre d'accident était fréquent. Moi-même, il m'est arrivée d'être électrocutée, au point de m'évanouir. Lorsque j'ai repris connaissance, je n'étais pas à l'hôpital, mais dans le *tour-bus* : « Oh, c'est bon, elle va bien ! » (rires)

**A l'issue d'une tournée de Whitesnake, tu es tombée enceinte, mais tu ne l'as dit à personne et tu as continué à bosser comme si de rien n'était. Tu écris : « Peu importe que je sois douée dans mon job, si ça**

**proche d'elle à ce moment précis ?**

Oui car cette tournée avait été montée avec peu d'argent. C'était la première fois que Sharon, qui s'était gravement fâchée avec Don Arden, son manager de père (Ndlr : qui s'occupait entre autres de Black Sabbath et détestait copieusement Ozzy), gérait une tournée de cette importance. Notre *tour-manager* était l'un des plus fidèles assistants de Don Arden, et il lui rapportait chaque geste de Sharon. Ozzy était défoncé en permanence, ce qui n'aidait pas. Bref, ces dates étaient un bordel sans nom et, un jour, j'ai vu Sharon craquer. Je ne sais pas précisément ce qui se passait, mais je pense qu'elle était en train de réaliser dans quel merdier elle s'était fourrée.

Alors, je me suis approchée et tout ce que j'ai pu lui dire a été : « Que fais-tu ? Reprends-toi et ne les laisse pas te voir pleurer comme ça ! ». Il en dépendait de sa crédibilité. En tant que manageuse et en tant que femme. Mais elle a su se reprendre à temps et repartir dans la mêlée. Avec le succès qu'on sait... C'est devenu une maîtresse-femme. Presqu'un peu trop !

(rires)

**Dans les années 90, tu as monté ta propre boîte et tu as bossé avec des artistes comme Ice-T, pas vraiment le plus grand féministe qu'on connaisse...**

Au début, je crois qu'il était plus déconcerté par le fait que je sois blanche que par le fait que je sois une femme ! (rires) Lorsque je me rendais à ses concerts, à Los Angeles, j'étais la seule personne blanche dans la salle ! Son équipe et lui étaient vraiment cool avec moi, mais il donnait à l'époque dans le *gangsta rap* et faisait lui-même partie d'un gang. Quand les mecs de ce gang me croisaient, je lisais dans leurs yeux : « Mais qu'est-ce qu'elle fout là ? ». Et je leur répondais que c'était ça l'histoire de ma vie : ne pas être où les autres voulaient que je sois. Alors, je leur disais de me lâcher ! (rires) Il fallait néanmoins faire attention et ne pas trop tirer sur la ficelle... J'ai aussi bossé avec Ice Cube, puis les Red Hot Chili Peppers, Henry Rollins, Pearl Jam, Lenny Kravitz... Ce n'est qu'au début des années 90 que j'ai commencé à voir d'autres filles se charger enfin de management et de production. En 1992/93, lorsque j'ai bossé sur le *Lollapalooza* (Ndlr : grand festival américain créé en 1991), j'ai remarqué que beaucoup de filles occupaient désormais des postes à responsabilité. Mon visage s'est fendu d'un grand sourire et j'ai pensé : « Enfin, nous y sommes ! ».

**s'était su, on m'aurait traitée comme une pestiférée ».**

**Une phrase terrible...**

A l'époque, j'ai su instinctivement que, si elle apprenait ça, la boîte qui m'embauchait allait me dire : « Ok, il est temps que tu arrêtes les tournées et la vie sur la route ! ». Et je trouvais ça profondément injuste. La plupart des *roadies* hommes avec lesquels je bossais (ou j'avais bossé) laissaient leur famille derrière eux pour aller travailler, et ça ne posait de problème à personne. Pourquoi n'était-il pas concevable qu'une femme agisse à l'identique ? J'ai donc caché ma grossesse jusqu'à ce que quelqu'un finisse par s'en apercevoir. Après avoir accouché, ma mère s'occupant de mon fils, j'ai repris mon travail, mais évidemment, ça a été très dur moralement car je voulais être près de mon enfant. Et dans le même temps, il fallait bien que je gagne ma vie. Hélas, mon métier ne me permettait pas de trouver le bon équilibre... J'ai donc fini par arrêter le job de *roadie* pour créer ma propre boîte de production et concilier ainsi vie de mère et vie professionnelle.

**Un jour, alors que tu travaillais sur le Blizzard Of Ozz Tour 1980/1981, la première tournée solo d'Ozzy Osbourne, tu as vu Sharon Osbourne pleurer à chaudes larmes. Elle était en train de craquer et tu lui as confié le meilleur conseil qu'une femme puisse probablement faire à une autre. T'es-tu sentie**

**PEU IMPORTE QU'ELLE SOIT LA MEILLEURE À SON POSTE, UNE FEMME AURA TOUJOURS À FAIRE DOUBLEMENT SES PREUVES, QUEL QUE SOIT SON MÉTIER (TANA DOUGLAS)**



le meilleur à son poste, mais qui est sympa, écoute, apprend et intègre harmonieusement le groupe car il finira par faire du très bon travail. Ce qui vaut mieux que l'expert qui n'a aucune envie de socialiser avec le reste de l'équipe. Ce qui est important, c'est de bien s'entendre avec les autres car ce sont avec ces personnes que tu vis au quotidien. Pas avec quelqu'un que tu as rencontré sur la route. Propose à un étranger à l'équipe de monter dans le *tour-bus* et c'est tout « l'écosystème » que tu mets en péril. Que tu le veuilles ou non, c'est avec le *crew* que tu vas passer toutes tes journées, alors mieux vaut s'entendre avec un maximum de personnes. Et pour

alors tout a changé, est devenu plus « *corporate* ». Je me souviens que, lorsque je bossais pour Status Quo, en mai 1979, un *rigger* est tombé des cintres, de plusieurs mètres de haut, et s'est écrasé sur scène à Wembley. Evidemment, quelques personnes lui ont porté secours en attendant une ambulance, mais le reste de l'équipe a continué à bosser comme si de rien n'était, ou presque, car nous étions attendus le lendemain à Birmingham, pour le concert du groupe au N.E.C. (National Exhibition Centre). Impossible d'être en retard. Alors George Harvey, le gars en charge des lumières, m'a expliqué ce qu'il fallait faire et nous avons tous les deux grimpé dans les cintres pour démonter la rampe de *lights*



Ci-dessus : Tana Douglas aujourd'hui, plus que jamais punk dans l'âme ! © Lisa Johnson  
A droite : La même en 1979 et 1982, plus que jamais rock dans l'âme ! © Alain Le Garsmeur & © Manfred Becker